

UNE VOIE SINGULIÈRE, CELLE DE SIMONE DE BEAUVOIR

Il y a six ans, le 15 avril, mourait Jean-Paul Sartre, cette conscience du siècle, cet intellectuel contradictoire et contesté dont le corps était escorté par 25000 personnes. Avec lui disparaissait une phase essentielle de la culture française de l'après-guerre.

On a cru pouvoir l'oublier facilement: il faisait déjà partie du passé. Pourtant, peu à peu, il a ressuscité dans la mémoire des contemporains. Geneviève Idt groupait autour d'elle chaque été, dans ses séminaires d'Etudes Sartriennes, des fervents de plus en plus nombreux.

Les critiques littéraires se rendaient compte qu'il fallait bien faire une place à part à *Saint-Genêt, comédien et martyr*, à *Vidiot de la Famille*.

Les spécialistes de théâtre ne pouvaient ignorer *les Mouches* ou *Le Diable* et le Bon Dieu.

On savait que l'Existentialisme était inspiré de la philosophie allemande mais comment parler du problème d'autrui sans évoquer *l'Etre et le Néant*, comment ignorer *La Critique de la Raison Dialectique*?

Les commentateurs des grands problèmes d'actualité, les directeurs de revues se demandaient parfois ce que Sartre aurait pensé de cette révolution, de ce ras-de-marée raciste, de cette recrudescence du terrorisme...

Mais surtout, celui qui voulait tenter de communiquer aux jeunes l'ivresse de la lecture, de leur rendre la fraîcheur d'âme qu'avaient les Humanistes en présence des premières bibliothèques pouvait-il ignorer ces lignes éblouies: «Je grimpais sur mon lit-cage avec *Sans Famille* d'Hector Malot que je connaissais par coeur et moitié récitant, moitié déchiffrant, j'en par-courus toutes les pages l'une après l'autre: quand la dernière fut tournée, je savais lire»¹.

Sartre affirmait: «La bibliothèque, c'était le monde pris dans un miroir»².

Il définissait ainsi la vocation d'écrivain: «Ecrire pour l'époque, ce n'est pas la refléter passivement c'est vouloir la maintenir pour la changer, donc la dépasser vers l'avenir, non vers l'immortalité»³.

Bref, c'était un contemporain capital.

Cependant, s'il avait cessé d'exister, dans un appartement surplombant le cimetière de Montparnasse, survivait le «regard» de Sartre, le 2.° membre du couple si uni et si libre à la fois, ce «castor» qu'on on avait vu dans un film raconter son histoire qui avait vraiment pris naissance au moment de la rencontre.

C'était l'interlocuteur privilégié, le critique le plus écouté, l'intelligence la plus respectée par le philosophe.

¹ SARTRE, Jean-Paul — *Les Mots*, nrf Gallimard, Paris, 1964, p. 36.

² *Idem*, p. 37.

³ «Les Temps Modernes», n.° 33, juin 1948, p. 117.

On a longtemps discuté pour savoir si Simone de Beauvoir serait devenue ce qu'elle était si elle n'avait été la femme de ce grand homme (c'était l'avis de Pierre-Henri Simon), si Sartre aurait suivi la même route s'il n'avait eu cette compagne. Certes, il y avait un couple fondant son existence sur un pacte à l'époque étonnant, prenant ses responsabilités avec courage, un couple fidèle à travers les infidélités, fidèle à un amour différent, subsistant à travers les sinuosités du cheminement sentimental de chacun des membres. Mais Simone de Beauvoir était autre chose qu'un reflet. L'évolution parallèle, les découvertes à deux alternaient avec l'expérience divergente de chacun.

Simone de Beauvoir, c'est d'abord la jeune fille révoltée qui rompt avec son milieu, avec sa religion et cherche une autre morale: celle qui nous est présentée dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*. Cela ne va pas sans heurts et les grands moments de cette jeunesse sont présents à l'esprit de tous les lecteurs, l'épisode de Zaza est devenu un drame personnel pour beaucoup d'entre nous; ses amitiés, l'étudiante a su nous les faire partager. Puis, c'est la préparation de l'agrégation qui a été l'occasion de la rencontre: d'abord un coup de foudre intellectuel.

Le jeune professeur nous raconte son expérience. Elle rompt avec les traditions, éprouve une grande difficulté à donner à ses élèves des notes chiffrées, à les évaluer mais elle gardera avec certaines de ses disciples des liens qui dureront jusqu' à la mort. Enseignant la philosophie à Marseille, elle fait la découverte de la nature et de l'effort physique qui rend plus précieux encore le panorama que l'on contemple d'un sommet alpin. Elle nous confie: «Seule je marchai dans les brouillards sur la crête de Sainte-Victoire, sur la chaîne du Pilon du Roi, contre la violence du vent ...; seule je me perdis dans un ravin du Lubéron: ces moments dans leur lumière, leur tendresse, leur fureur n'appartenaient qu'à moi. Que j'aimais, encore engourdie de sommeil, traverser la ville où s'attardait la nuit et voir naître l'aube au-dessus d'une bourgade inconnue! Je dormais à midi dans l'odeur des genêts et des pins; je m'accrochais aux flancs des collines, je me faufilais à travers les garrigues; et les choses venaient à ma rencontre prévues, imprévisibles»⁴.

La Force de l'âge nous fait connaître aussi les joies intellectuelles, artistiques, la rencontre de Dullin, Colette Audry, participer aux discussions entre amis, aux voyages à deux. Elle constate: «Je m'étais commodément persuadée qu'il existait entre nous, sur tous les points, une harmonie préétablie»⁵.

Entre temps, la guerre se prépare. Déjà la hantise d'écrire l'habitait. Le temps passait. Elle déplore: «Je vieillissais. Ni ma santé ni mon visage n'en pâtissaient: mais de temps en temps, je me plaignais qu'autour de moi tout se détériorât»⁶.

Sartre, lui, est sérieusement menacé et il découvre «je commence une psychose hallucinatoire»⁷.

Il guérit, en partie grâce à son aide. Olga s'introduit dans le couple et *VInvitée* naîtra en partie de cette expérience traumatisante du «trio» mais ce

⁴ BEAUVOIR, Simone de — *La Force de l'Age*, nrf Gallimard, Paris, 1960, p. 96.

⁵ *Idem*, p. 150.

⁶ *Idem*, p. 215.

⁷ *Idem*, p. 217.

sera l'occasion de réflexions philosophiques essentielles sur le regard d'autrui, les choses laissées à elles-mêmes.

L'histoire de la vie et l'histoire de l'oeuvre sont indissociables à partir de 1944 comme le fait noter Simone de Beauvoir dans la préface de *la Force des Choses*.

La mobilisation de Sartre entraîne ce cri: «J'ai peur: tout est empoisonné, horrible»⁸.

Sartre est démobilisé et la vie recommence. Le «Flore» devient le quartier général de la «famille» existentialiste. Ce sont les grands moments du théâtre français des années trente, le succès de Barrault avec *Le Soulier de Satin*. Les quatre «Mandarins» se rencontrent et découvrent leur vocation: «nous devons fournir à l'après-guerre une idéologie. Nous avons des projets précis. Gallimard s'apprêtait à publier dans une Encyclopédie un volume consacré à la philosophie; nous envisagions d'en détacher la section éthique: Camus, Merleau-Ponty, Sartre, moi-même, nous en ferions un manifeste d'équipe»⁹.

Les Mandarins nous apportent des renseignements précieux sur la technique du romancier. Un des personnages principaux, Henri songe: «Il fallait écrire cette histoire au présent en transposant les personnages et les événements»¹⁰.

Puis il rectifie: «Transposer: quel mot irritant! quel not idiot!... c'est insensé les libertés qu'on prend avec des personnages de roman; on les transpose d'un siècle à l'autre, on les balade d'un pays à l'autre, on colle le présent de celui-ci avec le passé de celui-là en y insérant des fantasmes personnels»¹¹.

Simone de Beauvoir, à travers lui, songe: «quelle vérité est-ce que je souhaite exprimer? Ma vérité: qu'est-ce que ça signifie au juste?»¹².

Dans *Les Mandarins*, on peut reconnaître Merleau-Ponty, Camus, Sartre, voir naître leurs divergences, assister à leur brouille, cependant ce ne sont pas les individus qui comptent, mais les idées qu'ils incarnent, les problèmes qu'ils posent: quelle est l'option politique qui aidera le plus efficacement les contemporains, comment témoigner par la littérature, par le journal?

L'intérêt biographique et le difficile amour choisi par le couple résident au 2.^o plan et Simone de Beauvoir se demande: «Est-ce qu'un jour je serais punie d'avoir osé aimer sans donner ma vie?»¹³.

Curieusement, dans *la Force de l'Age*, Simone de Beauvoir conclut par une réflexion sur la mort et comme toutes ses réflexions, elle est liée à l'«autre». Elle reconnaît: «Ce que je souhaitais le plus au monde, c'était de mourir avec ce que j'aimais; mais fussions-nous couchés cadavre contre cadavre, ce ne serait qu'un leurre: de rien à rien: il n'existe pas de lien»¹⁴.

Dans *la Force des choses* l'engagement politique fait irruption et il tient souvent le devant de la scène car ce qui importe pour elle, c'est de raconter sa vie telle qu'elle est. Elle précise: «non pas une oeuvre d'art mais ma vie

⁸ *Idem*, p. 401.

⁹ *Idem*, p. 577.

^D BEAUVOIR, Simone de — *Les Mandarins*, nrf Gallimard, Paris, 1954, p. 120.

¹¹ *Idem*.

^E *Idem*, p. 121.

¹² *Idem*, p. 425.

¹⁴ BEAUVOIR, Simone de — *La Force de l'Age*, nrf Gallimard, Paris, 1960, p. 620.

dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts, ma vie qui essaie de se dire et non de servir de prétexte à des élégances»¹⁵.

On a reproché à Simone de Beauvoir son langage trop direct. Il y a peu d'effets de style dans ses oeuvres mais elles empruntent le ton qui convient à son message: incisif, net, lucide comme sa voix.

La Force des Choses se termine sur une note d'angoisse, comme *la Force de l'Age*. Simone de Beauvoir déplore: «Ou je verrai Sartre mort ou je mourrai avant lui. C'est affreux de ne pas être là pour consoler quelqu'un de la peine qu'on lui fait en le quittant, c'est affreux qu'il vous abandonne et se taise»¹⁶.

Mais cette angoisse se double de celle du temps passé et gâché. Simone de Beauvoir songe: «Toutes ces choses dont j'ai parlé, d'autres dont je n'ai rien dit-nulle part cela ne ressuscitera ... Je revois la haie de noisetiers que le vent bousculait et les promesses dont j'affolais mon coeur quand je contemplais cette mine d'or à mes pieds, toute une vie à vivre. Elles ont été tenues. Cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée»¹⁷.

Cela a plongé ses lectures dans la perplexité. Comment l'interpréter: inutilité de la littérature auto biographique, désillusion sur son existence sentimentale, bilan négatif de cette expérience du couple si singulière?

Apparemment, il ne s'agissait que de l'épreuve du vieillissement dont Simone de Beauvoir a souvent dit qu'elle était plus cruelle que la vieillesse elle-même. Il lui fallait s'adapter à la réalité d'alors: il y avait des joies auxquelles il faudrait renoncer pour toujours mais il en restait d'autres qui persistaient presque jusqu'à la fin: la lecture, l'amour de la nature, l'amitié.

Après la femme rompue et les belles images paraissait *Tout compte fait*.

Cela commence par la rencontre de Sylvie qui deviendra sa fille adoptive. Simone de Beauvoir reconnaît: «Elle m'entraîne dans son avenir et par instants le présent retrouve une dimension qu'il avait perdue»¹⁸.

C'est alors qu'est née l'idée d'écrire un traité sur la vieillesse, toujours en relation avec ses préoccupations personnelles. L'écrivain déclare: «Si je me suis décidée, c'est que j'éprouve le besoin de connaître dans sa généralité la condition qui est la mienne. Femme, j'ai voulu élucider ce qu'est la condition féminine; aux approches de la vieillesse, j'ai eu envie de savoir comment se définit la condition des vieillards»¹⁹.

Le livre reflète les impressions de voyages, dans le monde entier, plutôt déterminés par un intérêt sociologique et humaniste que par une curiosité touristique. Le sens de la justice et l'attention aux individus les moins favorisés qui ont inspiré tous les engagements du couple et parfois leurs erreurs politiques sont bien mis en évidence. On y trouve aussi des remarques intéressantes sur l'enseignement et la nécessité de le relier à la vie. La romancière affirme: «C'est une véritable révolution qui serait nécessaire pour donner aux jeunes

¹⁵ BEAUVOIR, Simone de — *La Force des Choses*, nrf Gallimard, Paris, 1963, p. 8.

¹⁶ *Idem*, p. 686.

¹⁷ *Idem*.

¹⁸ BEAUVOIR, Simone de — *Tout compte fait*, nrf Gallimard, Paris, 1972, p. 92.

¹⁹ *Idem*, p. 183.

NOTAS E COMENTÁRIOS

le désir et les moyens de s'insérer dans la société: il faudrait que ce fût une société différente où la formation des générations nouvelles par les plus anciennes fût conçue tout autrement»²⁰.

Un peu plus loin, elle note: «Tout pédagogue sait que pour qu'un enfant réussisse il faut qu'on lui fasse confiance; si on doute de lui, il se décourage, il échoue»²¹.

Cette fois-ci, l'ouvrage s'achève sur un bilan favorable: «Je voulais me faire exister pour les autres en leur communiquant, de la manière la plus directe, le goût de ma propre vie: j'y ai à peu près réussi. J'ai de solides ennemis, mais je me suis fait aussi parmi mes lecteurs beaucoup d'amis. Je ne désirais rien d'autre»²².

Après avoir esquissé son itinéraire existentiel, nous allons considérer Simone de Beauvoir comme destructrice de tabous.

Jeune fille, dans sa famille, elle sentait sa liberté limitée par son sexe. Jeune professeur dans un salle de garçons, elle constate qu'elle n'était pas acceptée comme ses collègues. Jeune femme, elle n'était pas traitée sur un pied d'égalité par les écrivains ou les critiques masculins. Elle décide d'étudier systématiquement la condition féminine, de lire un grand nombre d'ouvrages, de rechercher des documents. Il en résultera *le Deuxième Sexe*, ses découvertes incontestées («Soyez femmes, restez femmes, devenez femmes»), mais aussi ses exagérations, on serait parfois tenté de dire ses absurdités. Mais de toutes façons, toutes les féministes s'en sont inspirées et les analyses du premier Tome apportent des informations précieuses sur la situation féminine à travers l'histoire et la littérature.

Les insultes qui ont accueilli ce manifeste ont contribué à engager l'auteur sur une voie de défi et parfois, Simone de Beauvoir a fait du féminisme un machisme à rebours. On peut regretter certaines interviews accordées à la télévision allemande où Simone de Beauvoir a semblé défendre plutôt une guerre des sexes qu'une accession à l'égalité et à l'harmonie, se plaçant ainsi au niveau de ses détracteurs.

Par contre *la vieillesse* constitue un document incontestable et considérable pour la compréhension du vieillard dans sa physiologie et dans notre société et le tableau qu'elle en brosse est saisissant de vérité. Elle constate: «Que pendant les quinze ou vingt dernières années de sa vie un homme ne soit plus qu'un laissé pour compte, cela manifeste l'échec de notre civilisation: cette évidence nous prendrait à la gorge si nous considérions les vieillards comme des hommes, ayant une vie d'homme derrière eux, et non comme des cadavres ambulants. Ceux qui dénoncent le système mutilant qui est le nôtre devraient mettre en lumière ce scandale»²⁴.

Si quelques petits progrès ont été réalisés, son livre y a certainement contribué. Son entreprise a passé par la démystification des «mouroirs» et des

²⁰ *Idem*, p. 288.

²¹ *Idem*, p. 616.

²² *Idem*, p. 634.

²³ BEAUVOIR, Simone de — *Le Deuxième Sexe*, nrf Gallimard, Paris, 1949, Tome 1, p. 11.

²⁴ BEAUVOIR, Simone de — *La Vieillesse*, nrf Gallimard, Paris, 1970, p. 13.

pensions de vieillesse qui ne permettaient ni de vivre ni de mourir. On aboutit à cette conclusion ambitieuse: «c'est tout le système qui est en jeu et la revendication ne peut être que radicale: changer la vie»²⁵.

Après Montaigne, Ronsard, plus près de nous Montherlant et bien d'autres encore, Simone, de Beauvoir a découvert en l'abordant que ce n'était pas la mort mais la vieillesse qui rendait l'existence dramatique.

On peut déplorer que cette évolution généreuse ait été freinée par les désillusions, les surprises de l'existence à deux et on souhaiterait que Simone de Beauvoir ait cessé d'écrire avant de publier la consternante *Cérémonie des Adieux* dont on attendait tant. Mais ne pourrait-on voir dans cette destruction mesquine et impitoyable de l'être aimé et admiré, outre l'amertume de quelqu'un qui sent s'échapper le compagnon de toujours la révolte contre le scandale de cette déchéance se manifestant par un dévouement verbal, une sorte d'exorcisme? Nous pouvons du moins le tenter...

De toutes façons, on ne saurait mettre en question la solidité du couple par cette révolte du dernier moment et Simone de Beauvoir a passé les dernières années de sa vie à côté du cimetière Montparnasse, redisons le.

Il nous reste à conclure et nous aimerions le faire sur la philosophe et la moraliste de *La Morale de l'ambiguïté* où l'on peut lire une belle leçon de courage et de responsabilité, à côté de quelques excès.

Notre société peut évoluer, les problèmes politiques peuvent être dépassés, changer de face mais il y aura toujours l'attitude de «l'homme sérieux» qui «se débarrasse de sa liberté en prétendant la subordonner à des valeurs qui seraient inconditionnées»^m et il faudra toujours des esprits lucides pour la démasquer.

L'existentialisme ne peut être dépassé car il offre aux hommes de tous les temps une solution ouverte et dynamique. Simone de Beauvoir précise: «L'existentialisme ne propose aucune évasion. C'est au contraire dans la vérité de la vie que sa morale s'éprouve et elle apparaît alors comme la seule proposition de salut qu'on puisse adresser aux hommes»²⁷.

Et Simone de Beauvoir ajoute: «reprenant à son compte la révolte de Descartes contre le malin génie, l'orgueil du roseau pensant en face de l'univers qui l'écrase, elle affirme que malgré ses limites, à travers elles, il appartient à chacun de réaliser son existence comme un absolu»²⁸.

Le 14 avril 1986, six ans après la mort de Sartre l'itinéraire complexe de cette femme courageuse et excessive, dévouée et injuste, de cet écrivain direct et lucide, de cette philosophe d'un genre nouveau, adaptée à notre époque, sensible à ses injustices a pris fin. Son message demeure.

Huguette Rodrigues-Rotheval

²⁵ *Idem*, p. 570.

²⁶ BEAUVOIR, Simone de — *Pour une morale de l'ambiguïté*, Idées nrf Gallimard, Paris, 1947, p. 67.

²⁷ *Idem*, p. 229.

²⁸ *Idem*.